



19 / 20 / 21 novembre 08

Cinéma et audiovisuel :  
quelles mémoires numériques pour l'Europe ?

## MÉMOIRE / IDENTITÉ / TERRITOIRE

### La mémoire pour un neurologue

**Lionel NACCACHE,**

*Neurologue, Hôpital de la Pitié Salpêtrière.*

Bonjour à tous, et merci pour cet accueil. Je remercie Marc VERNET qui m'a invité il y a plusieurs mois déjà. Il s'agit pour moi de la première expérience de communication dans un domaine qui est le vôtre, domaine dans lequel à la fois les ponts avec les neurosciences et les questions d'archives, documents culturels, peuvent paraître naturels. Il faut toutefois éviter le piège de la métaphore superficielle.

J'ai essayé de réfléchir à quelques idées qui permettraient de vous livrer quelques clés, quelques résultats, quelques concepts assez récents qui tournent autour de la mémoire, et qui me semblent être pour vous des supports de réflexion susceptibles d'alimenter votre propre élaboration autour de cette question de la mémoire culturelle. La mémoire est aussi un processus de sélection, tel que cela a été mentionné. J'ai sélectionné neuf traits de la mémoire que j'aimerais rapidement développer, et en discuter avec vous. Ils me semblent tous être porteurs de messages capables de briser des idées intuitives que nous avons sur la mémoire. J'essaierai de faire apparaître le fil directeur qui le relie entre eux au cours de mon intervention.

Le premier concept de base lorsque l'on parle de la mémoire, est de se focaliser sur ce que nous appelons les traces mnésiques, c'est-à-dire les supports de mémoire, les objets de la mémoire. Pour la connaissance, on se focalise souvent sur l'information, plutôt que l'expérience de connaissance elle-même. Il en est de même pour la mémoire. La mémoire n'est pas un support de mémoire. Elle est l'expérience d'un sujet avec sa subjectivité, son système d'interprétation, de croyance, de fiction dans une relation avec un objet de mémoire. Une réflexion importante est menée sur l'organisation des objets de mémoire. Cependant, il ne faut jamais oublier que la mémoire est toujours une expérience subjective qui présente à la fois la richesse, les limites et les faiblesses d'une expérience subjective.

Les rapports mythiques à une forme de vérité, qui serait posée dans un tiroir, à laquelle on accéderait de la même manière que l'on ouvre un fichier informatique dans un PC, n'existent pas. Il ne faut jamais perdre de vue que la mémoire est toujours vécue à travers une expérience vivante subjective de la remémoration du rapport à un objet. Une fois ceci posé, voici les neuf éléments que j'aimerais aborder.

Le premier a été utilisé par Geneviève Gallot dans son intervention d'ouverture. En neuroscience depuis environ un siècle, une des révolutions concernant la mémoire est que ce que nous avons appelé pendant longtemps la mémoire de manière unitaire au singulier, un processus monolithique, est en fait un processus pluriel, un processus éclaté. Les premières intuitions sont apparues depuis un siècle. L'aspect dominant culturel neurologique de cela est apparu il y a 40-50 ans. Nous parlons désormais des mémoires. Quand on parle de la mémoire, on parle d'une pluralité du système et non pas d'une fonction unitaire.

Je vais vous donner un exemple très parlant. La science est comme tout le reste. Il existe des aspects d'influence médiatiques au sein de la communauté scientifique qui font que certaines expériences scientifiques sont plus marquantes que d'autres. Le fait marquant et décisif que je vais vous conter concerne un patient. Il est toujours vivant<sup>1</sup>. Ses initiales sont H.M. Il vit sur la côte Est des États-Unis. Il avait une vingtaine d'années dans les années 1950, et souffrait de crises d'épilepsie réfractaires aux traitements pharmacologiques de l'époque, qui étaient beaucoup moins développés qu'aujourd'hui. Face à ces épilepsies réfractaires, un chirurgien avait proposé de retirer une partie du cerveau (les deux hippocampes, les deux faces internes des lobes temporaux) à ce malade pour des raisons qui avaient une certaine logique neurologique et neurochirurgicale. Ce patient a été opéré. À son réveil, il ne souffre quasiment plus de crises d'épilepsie. Il est guéri, mais en procédant à cette ablation chirurgicale, le patient se trouve dans ce que l'on appelle un syndrome amnésique majeur, un syndrome d'oubli à mesure. Monsieur H.M. est incapable depuis 1957 de créer le moindre souvenir épisodique conscient. Ce patient est toujours vivant, mais il est toujours incapable d'inscrire dans la mémoire consciente des nouvelles traces. Ceci est une information importante pour ne pas refaire cette opération, mais surtout pour comprendre comment se passe la mémoire dans le cerveau.

Très rapidement, ses médecins se sont aperçus que ce malade, qui avait perdu la mémoire épisodique consciente (donc la faculté à évoquer consciemment des expériences de sa vie personnelle), continuait à avoir un fonctionnement quasiment normal des autres systèmes de mémoire. Ces systèmes sont ainsi apparus aux yeux des scientifiques, puisque maintenant ils pouvaient être dissociés de la mémoire consciente. Autrement dit, si vous apprenez un itinéraire à ce patient, même s'il revient ensuite dans cet endroit sans avoir le moindre souvenir conscient d'être venu là, il aura des performances d'apprentissage, par exemple de navigation spatiale, qui seront parfois comparables à celle d'un sujet contrôle, un sujet qui n'est pas amnésique comme lui.

Prenons un autre exemple : si on apprend à ce sujet une tâche motrice arbitraire et complexe, ou un autre savoir qualifié également de « procédural », à chaque séance d'apprentissage, le sujet va avoir l'impression d'être là pour la première fois. Cela n'évoquera aucun souvenir. Pourtant, dans ses performances objectives de réalisation, il sera parfois comparable à un sujet conscient. À partir de ce type d'expériences cliniques, depuis les années 1950, un champ considérable s'est ouvert. Aujourd'hui une douzaine de systèmes mnésiques relativement indépendants les uns des autres sont dénombrés. La mémoire épisodique est une chose. On peut être amnésique de ce point de vue-là, mais avoir une mémoire procédurale très bonne. À l'inverse, dans une maladie comme la maladie de Parkinson, la mémoire épisodique consciente est en général tout à fait normale, simplement des mémoires procédurales, notamment des mémoires d'acquisition de procédures motrices, sont perturbées. Les patients qui essaient d'apprendre ne pourront pas apprendre de manière normale.

Mon premier message sur ces neuf points que je vais passer en revue est de parler au pluriel de la mémoire, de la pluralité des systèmes mnésiques, ce qui veut dire aussi de la pluralité des modes d'intervention pour entretenir ou interagir avec ces mémoires.

Une fois dit cela, on peut focaliser sur un aspect de la mémoire, celui que nous avons en tête jusqu'à présent, quand on parlait de mémoire, cette mémoire épisodique consciente, le « je me souviens » qui va ici nous intéresser. Pour structurer les choses, du point de vue neurologique et médical, on utilise un modèle assez simple qui nous permet de résumer la formule d'un souvenir réussi. Pour

---

<sup>1</sup> Depuis cette intervention, ce patient qui a joué un rôle historique dans l'évolution des connaissances de la mémoire humaine est décédé le 2 décembre 2008.

avoir un bon souvenir, pour que cela fonctionne correctement, il faut que trois processus s'enchaînent de manière sérielle l'un après l'autre. Si une « panne » apparaît lors d'un de ces trois processus, cela aboutira à un problème de mémoire, une difficulté à évoquer un souvenir, mais pour des mécanismes différents qui renvoient à des fonctions différentes.

Quelles sont les trois étapes ?

La première étape est l'étape d'encodage : c'est-à-dire que le sujet peut laisser les informations pénétrer son esprit et son cerveau. Cela repose sur les fonctions attentionnelles. Un malade vient vous voir en consultation pour un problème de mémoire, et vous arrivez à identifier que l'étape d'encodage est perturbée, et que le reste va bien. Vous pouvez être assez rassurant. Les mécanismes principaux à l'origine des problèmes d'encodage sont des mécanismes retentissant sur l'attention (problèmes d'anxiété, de dépression, problèmes de psychotropes, de médicaments, problèmes de sommeil). Il ne s'agit pas d'une maladie neurologique organique ni d'une maladie d'Alzheimer débutante, etc.

La deuxième étape est la consolidation : il s'agit vraiment de la fabrication dans l'esprit du sujet d'une trace mnésique durable. Nous allons développer cet aspect de la trace qui va pouvoir durablement être évoquée, et durablement maintenir son existence au gré de la vie du sujet. On se réfère généralement à cette étape lorsque l'on parle de la mémoire, des souvenirs : est-on capable de créer un nouveau souvenir ? Je développerai ce point un peu plus tard.

La troisième étape est le processus de rappel. Pour avoir un bon souvenir, on peut avoir fait attention à ce qui arrivait quand on a vécu quelque chose, on peut avoir un cerveau capable de créer une trace mnésique, de créer un bon souvenir, pour autant, on peut encore souffrir de la mémoire. Comment se rend-on compte qu'on a un problème de mémoire ? À un moment donné, parmi nos milliards de souvenirs, on a besoin de retrouver le souvenir pertinent au moment où il doit être évoqué. Cela introduit la troisième étape de la mémoire, et donc un mécanisme qui peut être faillible, à savoir ce qu'on appelle le rappel. Ce processus de rappel est tout sauf évident. La région du cerveau très importante pour le rappel est le lobe frontal, donc le cortex préfrontal qui est juste derrière le front. Il est celui qui nous distingue le plus des autres espèces animales, et qui a bénéficié du développement le plus important au cours de notre évolution naturelle des cerveaux des primates. Ce cortex préfrontal joue le rôle de pilote de recherche stratégique en faisant une sorte de génération d'hypothèses, de scénarios, de petits points d'appui pour générer une stratégie du rappel. Certains malades ont une démence fronto-temporale, une maladie qui n'est pas la maladie d'Alzheimer, dans lesquels les hippocampes sont normaux, mais le cortex préfrontal est totalement perturbé, totalement malade. Lorsque vous leur faites passer un test de mémoire dans lequel vous devez leur faire apprendre une quarantaine de mots (48 précisément), ces patients peuvent parfois avoir un score effondré autour de deux sur 48 par exemple. Ils sont extrêmement pénalisés. Ils ne sont pas pénalisés parce qu'ils n'ont pas créé les souvenirs, ils sont pénalisés parce qu'ils ne savent plus les retrouver. Quand de l'extérieur du sujet vous jouez le rôle de son propre lobe frontal qui ne marche pas, et que vous lui donnez les hypothèses pour retrouver le chemin mental de ces souvenirs, alors leur performance s'améliore de manière très importante. Par exemple, si vous indiquez à ces malades que l'un des mots correspondait à un animal, vous allez voir que le patient va immédiatement accéder à ces informations. Vous allez pouvoir démontrer que ce qui est pathologique est le fonctionnement cette troisième étape, de manière exclusive.

Dans l'organisation des archives numériques culturelles, l'étape de la consolidation est évidemment importante, mais celle des capacités du rappel, de l'organisation des facultés du rappel, est aussi importante (je pense que j'enfonce une porte ouverte, ce n'est pas totalement inutile de la valider du point de vue de la neuropsychologie de l'individu).

Maintenant, intéressons-nous à la trace mnésique. C'est l'aspect le plus difficile et l'un des plus intéressants. Que se passe-t-il dans notre esprit, dans notre cerveau ? Comment se fabrique un souvenir ? Aux yeux des neurosciences de la mémoire humaine de 2009, la trace mnésique n'est pas du tout cet objet rigide posé dans un tiroir une fois pour toutes auquel on peut accéder en l'ouvrant. Il s'agit d'un processus très dynamique, vivant, en mouvance perpétuelle. J'ai entendu des mots, tout à

l'heure, qui s'appliquent avec une grande pertinence dans l'expérience de la mémoire que peuvent nous offrir les neurosciences cognitives ou l'expérience clinique.

Quelques informations sur ce sujet : je vous ai déjà parlé de l'hippocampe. Les souvenirs ne sont pas dans l'hippocampe, mais ils sont quand même dans votre cerveau. L'hippocampe joue un rôle vital ici. Prenons un exemple simple : ce matin, nous vivons cette expérience où des informations de toute nature sont codées dans votre cerveau, des informations visuelles, sonores, émotionnelles et de contexte. Vous avez dans votre esprit un tas de processeurs que l'on appelle modulaires (qui font chacun leur travail) qui vont représenter des objets mentaux. L'hippocampe va ici jouer le rôle d'une sorte de porte d'entrée de codage qui, à un moment donné, va labelliser ce qui est codé dans toutes ces régions différentes pour affirmer que la réunion de toutes ces informations constitue un souvenir donné. Si vous n'avez pas d'hippocampe, si l'hippocampe comme chez ce patient H.M. est perturbé, toutes ces informations sont représentées normalement, mais rien dans le cerveau ne va pouvoir les labelliser ensemble. C'est la première étape qui est une étape importante.

La deuxième étape que l'on observe depuis une vingtaine d'années est qu'en réalité le patient H.M. n'est pas capable de fabriquer de nouveaux souvenirs. Toutefois, il est relativement capable d'évoquer des souvenirs qui sont antérieurs à l'ablation de son hippocampe. Il a des souvenirs épisodiques. Dans le cas précis, les quelques années qui ont précédé l'intervention ont également été affectées, mais pour un autre problème. Il a encore, de manière simple, la capacité à évoquer des souvenirs antérieurs appris. On commence à savoir expliquer cela maintenant. La fabrication de la trace comporte deux temps : le premier temps est « hippocampique dépendant », mais ensuite, lorsqu'un souvenir est évoqué, lorsqu'il se consolide et se stabilise, d'une certaine façon, les différentes régions corticales apprennent à tisser entre elles un lien du souvenir qui fait que cette expérience va labelliser un souvenir sans plus dépendre de l'hippocampe. La première étape dépend beaucoup de cette structure, et est suivie d'une deuxième étape qui, en réalité, devient indépendante totalement de cette structure. Il y a déjà un premier élément dans l'aspect très mouvant, très dynamique de ce qu'est une trace mnésique.

On peut se demander ce qu'il advient à ces traces lorsqu'on ne les utilise pas. Que se passe-t-il pour les souvenirs que vous n'évoquez pas à un moment donné dans votre cerveau ? Là aussi, on a une autre porte d'ouverture. Dans des expériences extrêmement récentes avec de rats à qui l'on apprend un labyrinthe un peu compliqué, on peut enregistrer l'activité de certaines régions de leur cerveau, notamment dans une sorte de système « GPS », un système de navigation spatiale. Nous avons des cellules appelées les « place cells », des cellules de lieu. Vous pouvez reconfigurer la trajectoire spatiale qui est parcourue par ces animaux. Ce qui est fascinant, c'est que si vous apprenez un nouvel itinéraire à ces animaux, vous pouvez, en enregistrant de multiples neurones qui sont dans cette région du cerveau, disposer de la carte mentale de la navigation spatiale en même temps que le rat marche. En lisant la carte de navigation, vous pouvez même inférer le parcours fait par le rat, parce qu'elle est très spécifique. Il a été découvert, il y a quelques années à peine, que lorsque ces animaux sont en sommeil profond, on enregistre de manière spontanée la réactivation de cette carte de navigation spatiale diurne. Vous lisez, dans la région cérébrale de l'animal endormi, le parcours de navigation spatiale qui se déroule de manière extrêmement fidèle à ce qu'il a vécu dans la journée. On peut inférer que l'animal est en train d'entretenir ce souvenir spatial en le rejouant en boucle dans sa tête. On peut faire des liens avec notamment une sémiologie du rêve humain, où très souvent dans un rêve, on est rarement immobile. On est souvent en parcours, parfois enfermé dans des boucles de parcours. Là, il y a un aspect sur la trace. La trace elle-même s'auto-entretient lorsqu'elle n'est pas utilisée. Peut-être que pour des systèmes numériques d'archivage ou de mémoire, cette mémoire n'est pas morte. La mémoire elle-même est sujette à des manipulations pendant l'absence d'utilisation explicite consciente. Chez l'homme, le rôle du sommeil dans cette consolidation est montré depuis longtemps.

L'autre jeu d'idées que j'aimerais aborder est l'aspect de la fonction, l'essence et la structure de la mémoire. Il y a quelques années, des chercheurs et des neurologues, en étudiant la maladie d'Alzheimer qui est une maladie très importante à plusieurs égards, se sont posés la question un peu provocatrice de la mémoire du futur. On a évidemment la mémoire du passé, mais on est capable

également de se projeter dans l'avenir et d'envisager ce que l'on désire faire et de s'en souvenir. On peut appeler cela une mémoire du futur. Par exemple, si vous vous projetez dans la semaine qui va suivre en vous disant « *je vais faire ceci ou cela, ou je vais aller là* », etc., on peut essayer de s'intéresser à ces performances. Le point mis en évidence est qu'en réalité mémoire du futur et mémoire du passé dépendent absolument des mêmes fonctions cérébrales et des mêmes réseaux cérébraux. Lorsque vous êtes malade de la mémoire du passé, vous êtes malade de la mémoire projective, de la mémoire du futur. Cette idée est complétée par quelque chose d'assez fascinant. Deux chercheurs américains, Randy Buckner et Daniel Carroll ont proposé une théorie il y a quelques années - on ne sait pas si elle est totalement exacte - qui fait sens de pas mal de choses. Ils suggèrent que nous disposons dans notre cerveau d'un système qu'ils appellent un système de projection mentale. Autrement dit, à chaque moment, nous sommes ici et maintenant, ici dans l'espace, dans le temps, dans nos contextes. Il est difficile de se projeter en dehors de cet « ici et maintenant », d'échapper à notre destin immédiat. Il semble que nous ayons un réseau cérébral distribué qui est sollicité chaque fois que nous cherchons à nous projeter ailleurs que ce « ici et maintenant ». Cela veut dire qu'un réseau d'aires cérébrales est stimulé, et fonctionne dans notre cerveau lorsque nous nous projetons ailleurs dans le temps, donc lorsqu'on essaie d'évoquer des choses du temps passé, mais également de se projeter dans l'avenir. Cette projection temporelle sollicite ce système, mais également la projection spatiale. Quand vous vous projetez ailleurs dans un espace - par exemple, vous vous imaginez maintenant le trajet que vous avez fait pour venir de chez vous jusqu'ici - lorsque vous essayez d'évoquer cette trajectoire de navigation, vous sollicitez le même système. Par ailleurs, plus intéressant encore, lorsque nous cherchons à nous projeter dans l'esprit d'autrui, sauter dans la tête de quelqu'un d'autre, ce que l'on appelle en anglais la *theory of mind*, la théorie de l'esprit. C'est essayer de deviner quelles sont les intentions, les croyances, les postures même conscientes d'un individu qui nous fait face. Est-ce que cette personne est en train de me mentir ? Est-ce qu'elle me dit ce qu'elle pense ? Sachant qu'elle sait ce qu'elle sait, devrait-elle comprendre ce que je suis en train de lui dire ou pas ? Il s'agit d'un ensemble de facultés que l'on peut très bien tester. On voit à quel âge elles apparaissent chez des enfants. L'exemple typique est une expérience qui a été faite depuis longtemps, l'expérience d'Anne et Sally et de leur poupée. Il s'agit d'un petit dessin animé. Vous avez deux personnages, Anne et Sally, qui sont ensemble dans une pièce comportant deux caisses fermées et une poupée. Anne dépose la poupée dans une des caisses sous les yeux de Sally. Anne sort alors de la pièce, et pendant son absence, Sally ouvre la caisse, prend la poupée, referme cette caisse, et cache la poupée dans l'autre caisse. Anne revient alors dans la pièce. À l'enfant qui voit ce petit dessin animé, on demande : « D'après toi, dans quelle caisse Anne va-t-elle chercher la poupée ? » Là, cela peut paraître trivial, mais en réalité, c'est extrêmement complexe. L'enfant connaît le scénario intégral, mais il faut qu'il se représente qu'Anne qui revient n'a pas à l'esprit l'ensemble de ces connaissances. Il faut qu'il arrive à différencier ses propres connaissances et croyances de celle de quelqu'un d'autre. Jusqu'à l'âge de quatre ans, l'enfant se trompe et montre l'endroit où il sait lui où est la poupée, mais il n'arrive pas à comprendre que l'autre ne le sait pas.

Ce qu'on appelle cette théorie de l'esprit peut être affecté dans des maladies neurologiques et dépend aussi beaucoup du cortex préfrontal. Lorsque cette théorie de l'esprit est sollicitée, lorsqu'on saute dans la tête de quelqu'un d'autre, on utilise ce même système. Il semble que cette mémoire, notre mémoire, appartient à un système plus vaste, un système de projection hors des contingences immédiates dans lesquelles nous sommes enfermé.

Je vais terminer sur deux aspects. Je vous ai parlé de la navigation spatiale. Il s'avère que la navigation, donc la mémoire des lieux, semble être un des mécanismes les plus naturels de notre mémorisation. Si vous voulez apprendre quelque chose de nouveau, la meilleure façon de le faire - cela s'appelle la méthode des lieux, on la trouve évoquée chez Cicéron, mais on la trouve chez plusieurs auteurs plus récents - est d'associer des choses totalement nouvelles pour nous à un parcours que nous connaissons par cœur. Si vous connaissez très bien toutes les boutiques ou les bâtiments des Champs Élysées ou des repères plus stables, vous pouvez associer un poème, chaque

strophe ou chaque vers, à un endroit que vous connaissez bien, et donc refaire dans votre souvenir une promenade spatiale pour évoquer les souvenirs. Il existe donc un rapport beaucoup plus important que les autres dimensions entre l'espace et la mémoire, pour beaucoup de raisons, dont nous n'allons pas discuter maintenant, mais qui sont importantes.

J'en arrive au huitième point que je voulais évoquer. On parlait de cette mémoire spatiale au tout début de la sélection. Il faut bien garder à l'esprit que la mémoire est aussi une sélection, mais aussi une destruction. Pour forger un système mnésique, il faut sans cesse sélectionner des informations, et non pas être une sorte de stock absolument passif qui va être imprimé par tout et n'importe quoi. On sait d'ailleurs que des problèmes de la mémoire peuvent survenir non pas d'un problème de stockage, mais d'un sur-stockage, d'une impossibilité à vraiment faire cette sélection. Un exemple qui a été très popularisé est l'interprétation du personnage d'autisme savant dans *Rain Man*. Vous vous souvenez de ce personnage qui souffrait d'une hypermnésie, et se souvenait de la position de toutes les allumettes d'une boîte tombée par terre. Ce sont des choses qui existent. Un psychologue russe, Luria avait décrit le cas Veniamin, un reporter russe qui souffrait d'une hypermnésie. Il pouvait se souvenir à chaque fois de la configuration des nuages d'un lieu, même si cela n'avait aucune importance pour lui. Il était donc encombré par des souvenirs parasites. C'est aussi un aspect de la mémoire pour l'organisation des stockages.

J'aimerais juste terminer sur cet aspect que j'ai essayé d'introduire au tout début. Réellement, un souvenir n'est pas que la trace. C'est à chaque fois un sujet qui vit l'expérience d'un rapport avec une trace. On a vu que cette trace est sujette à des modifications, mais il faut voir que lorsque nous nous souvenons consciemment d'une information, ce que nous avons à l'esprit c'est immédiatement quelque chose qui ressort de ce que j'appelle la fiction. Je ne veux pas dire que c'est faux ou que c'est vrai. Son statut n'est pas d'être vrai ou faux. Il est d'être avant tout un support d'interprétations et de croyances. Chaque fois que vous évoquez un souvenir, vous allez modifier ce souvenir. On a vu qu'il se modifie un peu tout seul, mais vous allez surtout beaucoup le modifier. C'est quelque chose d'extrêmement fragile qui va être sujet à énormément de paramètres différents. En Amérique, mais aussi en Europe, toute une littérature psychologique est autour des problèmes judiciaires de la mémoire, autour de la question de l'évaluation de la qualité d'un témoignage mnésique d'un sujet. On ne parle pas ici de la manipulation ou du mensonge. On parle de quelqu'un qui dit : « *Je me souviens de cela, voilà ce qu'il s'est passé* ». Comment arriver à structurer le rapport entre mémoire et vérité ?

Ce thème est très important en histoire contemporaine ou en histoire plus largement. Je parle de l'histoire contemporaine, car c'est une période dans laquelle on peut confronter des discours subjectifs avec une construction d'un historien. Tous ces travaux montrent comment il est « extrêmement facile » de manipuler un souvenir.

L'exemple classique est de suggérer à quelqu'un, dans une scène d'interrogatoire judiciaire d'un témoin de quelque chose... Vous lui dites à un moment donné « *Avez-vous vu la Buick blanche qui passait à ce moment-là* », il vous dit : « *Non, il n'y avait de Buick dans mon souvenir* ». Une fois que vous avez interagi avec le sujet en lui parlant de cet objet qui n'était pas là dans son souvenir, quand vous allez lui faire évoquer à nouveau le souvenir une semaine plus tard, la proportion de télescopage et d'inclusion dans son souvenir de cet élément qui n'était pas là au début, et auquel il donne une croyance tout à fait forte, est extrêmement surprenante. Ceci est un aspect peut-être de distorsion déplaisante, mais au-delà de cela, un souvenir n'échappe pas à cela. Un souvenir, c'est une trace, mais il existe une interaction avec la trace qui va injecter du sens, de la croyance, de l'interprétation, des télescopages, ce que l'on appelle en neurologie des confabulations. À des patients totalement amnésiques, vous demandez ce qu'ils ont fait hier. Ils ne vont pas vous dire : « *Je ne sais pas* ». Certains patients vont inventer une histoire sous vos yeux. Ils ne sont pas en train de se moquer de vous. On parlait de la nature qui a horreur du vide. Je pense que l'esprit a horreur du non-sens. Vous avez une sorte de machine à produire du sens, qui ne s'arrête pas et qui touche également la mémoire.

Un travail sur la mémoire est quelque chose qui est, par nature, un souvenir. C'est vivant, fragile, modifiable. C'est sujet à tous ces mécanismes d'interprétation. La mémoire, pour nous aujourd'hui,

même s'il y a de très nombreuses inconnues, est la prise en compte sur l'articulation de la trace - vous avez vu que la trace, en soi, est quelque chose de fascinant - mais également comment cette trace ne cesse d'interagir avec ce système interprétatif qui tourne en permanence et qui est celui de la de la subjectivité.

J'espère que je n'ai pas été trop rapide ou trop dense. Je vous remercie pour votre écoute.

\*\*\*\*\*